

# 2<sup>ME</sup> ÉDITION

Pendant toute la saison d'été, L'ECHO de PARIS, pour répondre au désir de ses lecteurs, recevra des

## ABONNEMENTS D'UN MOIS

AU PRIX DE 3 FR. 50

# La Ville et le Théâtre

## Bayreuth

Il est onze heures du soir quand le train entre dans la gare de Bayreuth. Vingt-sept heures de chemin de fer m'ont amené au but, et je sens en moi un sentiment de joie et de délassement. Telles furent les sensations des croisés en apercevant les murailles de Jérusalem, tel est sans doute le plaisir des pèlerins à la vue du temple de la Mecque. A peine hors du wagon, je suis assailli par les marchands de photographes qui veillent et offrent au néophyte des portraits divers de Wagner, du roi de Bavière sur son lit de mort, ainsi que des albums contenant les principales scènes de *Tristan* et de *Parsifal*. Cette obsession du photographe commence à l'arrivée et me suivra partout. A toutes les vitrines, à chaque coin de rue guette le vendeur d'images. Ce sont les parasites qui vivent sur l'art comme à Lourdes les trafiquants en Bernadette tiennent comptoir.

Mais sur le quai, où me hele joyeusement en français. C'est notre camarade Henri Lavedan, le jeune auteur de *Mademoiselle Vertu*. Venant en curieux, afin d'observer les musiciens, qu'il me dit de décrire en un prochain roman, il a été pris, après l'audition de *Tristan*, d'un bel enthousiasme; il a assisté à une seconde série de représentations, il en attend une troisième. « Ah! que c'est beau, que c'est grand, — sublime, » tels sont ses premiers mots. Il ne me demande ni comment j'ai voyagé, ni où je loge; il cite des passages de *Tristan*, il fredonne les *Lied* de *Parsifal*; il gesticule, il s'anime. Depuis huit jours, il respire une atmosphère particulière, il est en proie à une préoccupation uni-

que et il ne se soucie plus de rien d'autre.

Du reste, cet état d'esprit est commun à tous les hôtes de Bayreuth. Le sujet des préoccupations, des pensées, des conversations, des causeries, de la tristesse, de la joie, — c'est la musique. A table, on ne s'entretient que de la représentation de la veille et de celle du lendemain, on disserte sur le sens intime d'une période d'Yseult, on commente le retour de la phrase du Graal, durant la tentation de *Parsifal*. Le gros événement du jour, c'est que dans le premier acte les chœurs religieux ont baissé d'un demi-ton, et que, dans le troisième, le timbre des cloches a manqué un moment de justesse. Ce spectacle extérieurement est vraiment extraordinaire et jamais on ne rencontrera autant d'hommes en proie à la même fièvre artistique. Je me rappelle que Lucien a raillé, il y a une vingtaine de siècles, les habitants d'Abdères, possédés par la muse tragique et détachés de tout pour courir les rues en déclamant des vers d'Eschyle. C'est ici, même chanson et je n'ai pas envie d'en rire, car en deux jours je suis devenu un Abdéritain. J'écris sur du papier à lettre, qui porte en tête une phrase musicale caractéristique.

Les étrangers affluent et les indigènes en profitent pour louer une souper dix francs par jour. A chaque représentation, des quinze cents places du « Bühnenfestspielhaus », lisez théâtre, sont occupées. Le prix d'entrée uniforme étant de vingt-cinq francs, on estime que, du 25 août au 20 juillet, les seize séances alternées de *Tristan* et de *Parsifal* rapporteront au comité chargé des intérêts de la famille Wagner, une somme d'environ un million.

Le théâtre est situé sur une colline à une demi-heure de la ville. Il commence à quatre heures et finit à dix, coupé par deux entrées de trois quarts d'heure. Des trois heures, les voitures galopent, les piétons s'acheminent, la foule occupe les dégagements de l'édifice. C'est un tourbillonnement de personnages divers qui offrent les spécimens de toutes les nationalités: des Anglais en veston à grands carreaux, casquette de voyage, venus directement du chemin de fer avec leur valise qu'ils déposent au vestiaire; des Espagnols au teint jauni, des Russes, parlant très haut leur français rauque; la légion française groupée se signalant par sa gaieté, son entrain de discussion, son sans-gêne; enfin, la masse des Allemands qui boit et mange, comme partout, assise ou debout en attendant l'heure.

L'édifice extérieurement n'a rien de grandiose ni de solennel; entouré de ce

peuple en habit de voyage, remué par une joie de kermesse, il ressemble à une gare de chemin de fer plutôt qu'à un évêque, l'idée d'un temple de l'art, conception réalisée d'un artiste souverain.

Mais une sonnerie de cuivre sous le perron annonce le moment d'entrée, chacun se hâte de gagner sa place et y parvient facilement, grâce à l'indication de la porte correspondant au numéro du fauteuil. Je ne veux certes pas vous décrire à nouveau le théâtre de Bayreuth. L'impression qu'on éprouve en y pénétrant n'est pas exempte de déception. Nos yeux accoutumés aux dorures, aux ornements éclatants des salles françaises, sont surpris par cette simplicité austère. Rien n'y est sacrifié au luxe, dont y concourt aux commodités de l'optique et aux facilités de l'acoustique. Au bout de quelques minutes, le regard embrasse les larges proportions du vaisseau et l'heureux aménagement de ces rangs de gradins superposés en ellipses.

Soudain, la salle est plongée dans l'obscurité; une harmonie grandiose et mystérieuse monte des profondeurs de l'orchestre invisible; le rideau s'écarte, la scène apparaît dans un bain de lumière tombée des cintres et quinze cents spectateurs entrent en communion absolue avec le drame chant. Alors j'ai compris la grandeur et l'admirable disposition de cette salle où tous les points convergent à la scène, au développement de l'illusion dramatique. Ainsi, l'action religieuse de *Parsifal* à travers la géniale symphonie de l'orchestre accède au sublime et achève un spectacle divin, tel qu'il n'est donné d'en entendre en aucun autre lieu.

Les quinze cents assistants ont écouté durant une heure et demie avec piété. Les enfants, les femmes, les touristes, attirés par une curiosité banale ont été frappés de respect par la splendeur et la solennité du spectacle. L'acte fini, les dames remettent leurs chapeaux qu'elles tenaient sur leurs genoux, les enfants crient à leur aise. Au dehors, la kermesse recommence dans une vaste brasserie sise à côté du théâtre. Les spectateurs s'alignent aux longues tables qui se couvrent en un moment de jambons, de saucissons, de fromages dominés par les grands verres de bière d'un demi-litre. L'admiration, l'émotion, l'enthousiasme n'ont pas l'appétit et la vue de la scène des chevaliers du Graal partageant le céleste banquet a invité nos gens à une nourriture plus substantielle ainsi qu'aux larges rasades de la blonde boisson.

Voici que, sous le perron, les cinq trompettes retentissent d'un des thèmes du drame lyrique. Aussitôt, les tables se

vident; la brasserie est désertée. Chacun rentre dans l'idéal.

HENRY BAUER.

L'ECHO DE PARIS publiera demain un article de ALBERT DUBRUJEAUD

## L'Exposition de 1889

La commission administrative de l'Exposition universelle s'est réunie hier sous la présidence de M. Edouard Lockroy, ministre du commerce et de l'industrie.

M. Alphand a soumis au ministre son plan préparatoire. Une discussion s'est engagée, au cours de laquelle le ministre a proposé à M. le directeur des travaux diverses modifications qui ont été adoptées.

Ces modifications portent sur le plan d'ensemble de l'Exposition et ont pour but de donner plus d'air entre les galeries de section en reportant en avant la tour, dont la base empièterait ainsi sur le square longeant la Seine.

D'ailleurs, le ministre commissaire général a conservé les plans pour les soumettre à un examen approfondi, et demain vendredi, la commission administrative terminera son travail sur ce point.

Toutes les questions accessoires sont en voie de solution et la réunion d'aujourd'hui autorise les meilleures espérances.

## M. STEEG G Et la Concentration

Je ne comprends pas un traitre mot au discours de M. Steeg aux républicains de Bordeaux. Est-ce une mise en demeure au gouvernement? Est-ce une déclaration de guerre au parti radical? M. Steeg est-il fatigué de la concentration de nos forces au Parlement, et a-t-il oublié que la droite compte une minorité compacte de deux cents membres? Enfin, que dit M. Steeg et que veut-il?

M. Jules Ferry avait nettement proclamé dans son discours à ses électeurs la nécessité de l'union de tous les républicains. Il ne devait plus avoir, à son avis, ni gauche, ni centre-gauche, ni radical. Il ne devait y avoir que des républicains, debout pour la défense de la République, d'abord, et pour son organisation, ensuite.

Cela nous allait à nous, qui savons faire bon marché de nos préférences, et ne voyons que l'intérêt supérieur de la République. C'était bien la politique dont nous avions pris l'initiative un peu partout, dans les départements et à Paris. Il me semble qu'au lendemain du 4 octobre et jusqu'à l'heure présente, cette politique nous avait servis à souhait.

Que parle-t-on donc de la changer, et de revenir à la misère de nos divisions